

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettres canadiennes-anglaises

Naïm Kattan

Volume 11, Number 6, November–December 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (1969). Lettres canadiennes-anglaises. *Liberté*, 11(6), 109–112.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lettres canadiennes-anglaises

Mordecai Richler, *The Street*, (Toronto, 1969, McClelland & Stewart).

Mordecai Richler n'a jamais oublié la rue où il est né et où il a passé son enfance : Saint-Urbain. Dans plusieurs de ses romans : « L'apprentissage de Duddy Kravitz », « La mort du héros », il décrit cette rue. Son personnage central, cependant, réagit contre son quartier, contre sa famille et veut partir à la découverte de la grande ville avant d'aller à la conquête du monde.

L'humour de Mordecai Richler est si mordant qu'il transforme certains de ses personnages en caricatures. Dans sa réaction contre le milieu qui l'étouffait, l'adolescent qu'il dépeint dans l'un et l'autre de ses romans n'a pas le temps de s'arrêter pour voir et observer l'humanité grouillante qui l'entoure. Et puis comme l'adolescent qu'il dépeint, Mordecai Richler est parti en Europe. Son héros a grandi, mais il a gardé sa candeur naïve et ses réactions contre son entourage sont toujours vives. Il est vite blessé par la laideur et la mesquinerie, et l'absurdité de certains efforts, la vanité de maintes ambitions le frappent par leur aspect ridicule. Dans le fond Mordecai Richler est un tendre dont la sensibilité très vive est souvent heurtée par ceux qu'il voudrait tellement accepter et aimer.

« *The Street* », dont une traduction française faite par René Chicoine paraîtra bientôt à Montréal, est un recueil de

récits et de nouvelles dont le personnage central est la rue Saint-Urbain. Certes, Richler parle à la première personne. Il évoque le souvenir de ses parents, de sa soeur, de ses grands-parents, des voisins. Ce n'est pas lui pourtant qui occupe la place centrale. Ce sont les souvenirs en pièces détachées, écrits sûrement à des époques diverses. Et malgré cela on ne peut pas ne pas voir l'unité de ton et de style. Dans ce livre Mordecai Richler est véritablement présent. Il ne s'efface pas derrière un personnage. Et sa volonté de comprendre et d'aimer gagne. On ne trouve aucune trace des ressentiments de Duddy Kravitz même si celui-ci est évoqué dans plusieurs chapitres de ce livre.

Le monde qui peuple la rue Saint-Urbain est coloré, grouillant d'humanité. On y trouve des Juifs qui ont émigré de Russie ou de la Pologne qui sont des ouvriers relativement pauvres, mais qui se révoltent quand quelqu'un de l'extérieur le leur dit. Ils sont très ambitieux mais leur rêve d'avenir se porte surtout sur leurs enfants. Leur idéal c'est que ceux-ci aillent à l'université, apprennent la médecine et s'ils ne réussissent pas à devenir médecins qu'ils portent au moins le titre de dentiste. Sous des dehors frustes, ils cachent un grand fond d'amour et de tendresse. Ainsi pendant des années la mère de Richler, ou plutôt celle du narrateur, garde une mère infirme. Quand elle tombe elle-même malade on envoie la vieille femme dans un hospice, mais dès qu'elle est guérie elle va chercher sa mère à l'hospice.

Les parents du narrateur louent des chambres. L'un des pensionnaires est un Juif réfugié. Il ne vient pas de l'Europe de l'Est mais de l'Allemagne. Il est raffiné et il veut inculquer au jeune homme les bonnes manières de l'Europe occidentale. Il prend l'éducation de ce garçon trop à coeur pour que le jeune homme ne se rende pas compte qu'il n'est pas uniquement question de corriger une éducation grossière, mais d'établir un équilibre mental personnel, car le réfugié a un garçon du même âge que le narrateur qui se trouve ailleurs et, quitte finalement avec sa mère le vieux continent via l'Australie, le bateau qui devait le conduire au Canada est torpillé. Le réfugié quitte sa chambre. Ce destin tragique est raconté d'une manière anecdotique avec des mots d'esprits. C'est sans doute la meilleure manière d'évoquer l'horreur pour la rendre supportable.

Un autre personnage de la rue Saint-Urbain c'est Mervyn, un romancier. Lui aussi est pensionnaire chez les Richler. Il a plus que de l'ambition : des rêves et ceux-ci sont partagés par tout le quartier. On croit que son roman va être un best-seller aux Etats-Unis, que Hollywood va en acheter les droits. Une jeune fille accepte ses avances car elle rêve de fréquenter les grandes vedettes de cinéma. On ne lui réclame pas souvent son loyer car on croit en son avenir. Jusqu'au moment où l'on découvre que pour être à la hauteur des espoirs et des rêves qu'il a suscités il se fait envoyer un télégramme dans lequel on le réclame à Hollywood. Et puis il retourne dans sa famille à Toronto et renvoie chaque mois cinq dollars pour régler sa dette de locataire.

Contrairement à leurs parents les jeunes garçons et les jeunes filles de la rue Saint-Urbain ne rêvent pas de richesse, et de réussite, mais d'aventure et d'amour. Le jeune narrateur tente d'appliquer les leçons que lui inculque un ouvrage intitulé « L'art d'embrasser ». Comme l'on s'en doute cela ne réussit pas. Richler cite des passages de cet ouvrage. C'est d'un grand comique.

Pour les Juifs qui n'avaient pas encore oublié leurs racines européennes et qui parlaient l'anglais avec un accent, la rue Saint-Urbain était aussi un refuge. Ils se retrouvaient entre eux, en famille. Ils se barricadaient ainsi contre le monde extérieur qu'ils redoutaient, qu'ils sentaient hostile. D'abord c'était la guerre et on savait que Hitler assassinait leurs parents et leurs cousins dans les pays d'Europe. A Montréal, ils ne se sentaient chez eux que dans leur propre rue. Vivant dans un monde à part, appuyés sur eux-mêmes et ne recevant les bruits de l'extérieur que par les journaux ou la radio, ils nourrissaient envers leur propre condition des préjugés qui devenaient plus gros et plus évidents quand il s'agissait d'autres groupes. Habités par la peur, manquant de sécurité, pauvres et étrangers, le monde leur apparaissait peuplé d'anti-sémites. Hitler confirmait leurs craintes et les anti-sémites locaux les ravivaient périodiquement.

Dans le petit restaurant où les voisins se rencontraient des camionneurs canadiens-français s'arrêtaient de temps en temps. On essayait de leur parler mais il n'existait pas de langage commun ; même quand le propriétaire d'un restau-

rant, qui professait des idées de gauche, essayait de faire ressortir la commune pauvreté des Canadiens français et des Juifs. Il ne réussissait qu'à se faire rabrouer par les uns et les autres. Les habitants de la rue Saint-Urbain étaient vulnérables.

Pour que la vie leur soit supportable ils se construisaient une sécurité dans un monde quasi-irréel.

Vingt ans plus tard Richler est revenu dans son quartier. Il n'en restait plus rien. La guerre a permis à certains de ses compagnons de s'enrichir. D'autres ont fait des études et sont devenus médecins, avocats ou ingénieurs.

On s'attendrit facilement sur son enfance. On prête à des hommes et des femmes déjà disparus des qualités qu'ils n'avaient pas. On embellit des maisons sordides. Le mérite de Richler c'est de ne pas tomber dans cet écueil. La rue Saint-Urbain des années quarante présente des aspects de misère, mais on y trouve tous les ingrédients de ce monde de prospérité qui allait naître quelques années plus tard.

Contrairement à ce qu'il a fait dans plusieurs de ses romans Richler ne réduit pas les habitants de cette rue à des caricatures. Il ne les rend pas non plus meilleurs qu'ils ne l'étaient. Ce sont des humbles mais qui repoussent toute humiliation. Leur dignité prend parfois les airs d'un certain orgueil mais surtout elle s'exprime par une sagesse qui se renouvelle quotidiennement. Et c'est cela qui ressort finalement.

Sous les couleurs bariolées de cette rue, dans la monotonie d'une vie restreinte, Richler découvre une sagesse qui est acceptation mais non abandon. Sans doute cela correspond-il à sa propre humeur car cela donne à son livre sa qualité.

NAÏM KATTAN